Jacqueline Veuve du documentaire à la contestation

Autor(en): **Veuve, Jacqueline / Fillipetti, Sandrine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 15

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932660

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Jacqueline Veuve du documentaire à la contestation

Jacqueline Veuve et son fils Laurent, artiste peintre

Du «Panier à viande» (1966, avec Yves Yersin) à ses deux nouveaux films, en passant par «La mort du grand-père», «Chronique paysanne en Gruyère», «La grève générale de 18», «Mais vous les filles» et bien d'autres, l'œuvre intégrale et abondante de la cinéaste vaudoise Jacqueline Veuve est enfin à portée de regard à Lausanne et Genève.

Propos recueillis par Sandrine Fillipetti

Jacqueline Veuve observe, ausculte, constate, proteste et oblige brutalement le spectateur à réfléchir sur ce qu'il vient de voir. Son travail de mémoire et de réflexion sur le patrimoine en fait une documentariste particulièrement engagée qui n'hésite jamais à dénoncer la cruauté du monde. C'est le monstre sacré du cinéma suisse, celle par qui la critique de l'absence de valeurs morales de l'humanité arrive. Les rétrospectives qui lui sont consacrées permettent non seulement de (re)découvrir l'intégralité de son œuvre, mais également d'apprécier ses deux dernières réalisations: «Delphine Seyrig, portrait d'une comète» et «Le salaire de l'artiste», respectivement consacrées à Delphine Seyrig et à son propre fils.

Il semblerait qu'avec vos deux derniers films, vous soyez passée de l'ethno-politique à l'intime, et que vous vous écartiez de vos thématiques habituelles…

C'est bien ce que je voulais! Je ne voulais pas me cantonner dans un genre donné. Lorsque j'ai fait la série du bois[1], il a fallu que je réalise encore un film du même ordre… Lorsque j'ai réalisé la «Chronique paysanne en Gruyère», j'ai voulu faire tout de suite après la «Chronique vigneronne», mais je ne voulais pas être cataloguée dans les chroniqueuses! Entre temps, il y a donc eu «L'homme des casernes». Après, j'ai voulu voir autre chose. Il y a des moments dans la vie où l'on a envie de se focaliser sur d'autres sujets.

Peut-on dire qu'avec «Le salaire de l'artiste»[2], vous fassiez une incursion dans le documentaire psychologique?

C'est en effet plus un documentaire psychologique. Maintenant, où est l'ethnographie, où est la psychologie, c'est toujours difficile à dire… Si l'on prend la «Chronique vigneronne», par exemple, ce que les gens apprécient dans le film est avant tout l'émotion qui s'en dégage. Je crois que si l'on est ethnographique, on est inévitablement psychologique. Au demeurant, «Le salaire de l'artiste» est peut-être un film plus psychologique que les autres. Dans «La mort du grand-père», mon grand-père était mort. On l'idéalisait ou non, mais il y avait vingt ans d'éloignement. Ici, il s'agissait de choses très proches, qui pouvaient être sensibles et blessantes, même si je m'intéressais en parallèle à la démarche du peintre, à sa façon de gérer sa solitude comme à celle dont les gens vivent avec un tableau. Je m'attache toujours aux choses qui m'environnent, qui me sont proches. Il est plus facile d'aller en profondeur. La qualité de mes films, si je peux m'exprimer ainsi, c'est qu'il y a une émotion. Parce que je connais bien les gens, à force d'aller les voir et de leur poser des questions. Il me semble que c'est ce qui peut donner de la force à un film. Les choses travaillent dans ma tête pendant un moment, j'écris, je discute, je vais un peu observer, c'est tout près de chez moi. Ce n'est pas par paresse!

De l'ethnologie de proximité, en somme…

Complètement. Il n'y a certes pas d'exotisme, mais ce sont des gens qui me sont familiers. Je me sens beaucoup plus à l'aise avec cette ethnologie de proximité. On peut me reprocher de n'être pas assez distancée, mais ça ne m'intéresse pas de l'être, parce qu'il faut être suffisamment proche pour que les gens soient sensibles à la démarche. Sinon tu fais un film sur n'importe quoi, tu racontes, tu montres et ça s'arrête là. Il faut essayer de se faire oublier tout en faisant en sorte que le spectateur soit pris et intéressé par ces gens. En général, il y a un commentaire collé, c'est la maladie des documentaires. Dans «Le salaire de l'artiste», c'est différent; c'est l'histoire de Laurent et la mienne. Pour Delphine Seyrig, c'est elle qui fait le commentaire, avec les textes que l'on a retrouvés.

Qu'est-ce qui a été le plus important pour vous dans «Delphine Seyrig, le portrait d'une comète»: effectuer un devoir de mémoire envers la comédienne ou rendre hommage à la féministe et à la militante?

Les deux. C'est un sujet qui m'a hantée pendant plusieurs années. J'avais honte de voir que personne ne faisait rien. Il n'y a même pas eu de rétrospective à la Cinémathèque française, rien! C'est effectivement un devoir de mémoire et d'amitié. Parallèlement à cela, j'ai revu des moments féministes que j'ai vécus, qui sont ma jeunesse, et j'ai retrouvé des documents extraordinaires sur elle. Lorsqu'elle parle d'avortement, lorsqu'elle manifeste, lorsqu'elle rencontre Simone de Beauvoir. Son rapport au public, aussi. Elle parle très bien de son métier, de ce que l'on est sur scène et de ce que l'on est en réalité, également du fait que dans la salle, elle avait toujours

l'impression de jouer plus pour les femmes. Ses positions féministes lui ont fait du tort, mais après tout qu'est-ce qu'une carrière? Si elle n'avait pas été féministe, elle aurait probablement été plus connue. Elle a choisi, cela faisait également partie de sa vie. Il me fallait le montrer. C'est une comédienne, mais c'est aussi une féministe. On a tendance à oublier la situation de cette époque, où l'avortement était punissable, où les femmes étaient traitées comme des gamines. Tout cela s'entend très bien dans son discours. Comme le dit Claude Régy, «de ‹Marienbad› aux barricades, elle a cassé son image». Elle en a supporté les conséquences, mais c'était ce qu'elle voulait faire.

Avez-vous l'impression, avec ces deux films, de plus vous impliquer émotionnellement?

Il est vrai que je me suis beaucoup plus impliquée. «Le salaire de l'artiste» était dur, particulièrement lorsqu'il y a eu cette cassure entre Laurent et moi. C'était peut-être le moment de couper le cordon ombilical… Cela a été assez difficile parce qu'il m'a reproché beaucoup de choses, ce que l'on fait d'ordinaire un jour ou l'autre avec ses parents. Il est vrai que ce qu'il m'a dit m'a assez secouée et remise en question. Disons maintenant que j'ai pris mes distances. Le film sur Delphine (Seyrig) m'émeut beaucoup. C'est difficile de la voir comme ça, vivante, et de se dire qu'elle n'est plus là depuis dix ans. Je me suis également posé énormément de questions. Est-ce que j'avais le droit de manipuler une image? Après tout, c'était mon amie, et là je manipule une image pour lui rendre un hommage public. Des fois, je me demande si tout cela n'est pas un peu exhibitionniste…

Quels sont vos prochains projets?

J'ai plusieurs projets, dont celui de faire un film sur le marché de Vevey. Il faudrait que le consommateur prenne conscience du problème de la mondialisation et arrête de vouloir manger pendant huit mois des fraises qui viennent d'Afrique du Sud. On a complètement perdu la notion du rythme saisonnier. Ce que j'aimerais également montrer, dans ce film, c'est que les maraîchers qui sont là ont encore des caves en terre, et que s'ils conservent leurs produits quelques mois, à un moment il n'y en a plus. Comment réhabituer les gens à cela, c'est la question que j'aimerais ici poser par rapport au marché.

Ce film va être un cri d'alarme?

Je l'espère! ■

Delphine Seyrig, comédienne inoubliable

1. «Armand Rouiller, fabricant de luges» (1987), «Michel Marletaz, boisselier» (1988), «Claude Lebet, luthier» (1988), «François Pernet, scieur-sculpteur» (1988), «Les frères Bapst, charretiers» (1989), «Marcelin Babey, tourneur sur bois» (1989), «Joseph Doutaz et Olivier Veuve, tavillonneurs» (1989).

2. Film réalisé avec et sur le fils de la cinéaste, Laurent Veuve, artiste peintre.

«Jacqueline Veuve, l'intégrale».
Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 25 octobre au 20 novembre. Renseignements: 021 331 01 02.
CAC-Voltaire, Genève, dès le 22 novembre. Renseignements: 022 320 78 78.

Brèves

John Waters à La Chaux-de-Fonds

Le pape du mauvais goût, quelque peu assagi ces derniers temps, donne un bref aperçu de son talent subversif et hilarant avec la projection de deux de ses premiers films: «Hairspray», les 26 et 28 octobre, et le cultissime «Pink Flamingos» les 25 et 27 octobre. Sérieux s'abstenir.

Cinéma ABC, La Chaux-de-Fonds. Renseignements: 032 967 90 42.

Littérature et cinéma à Fribourg

Petit cycle littérature et cinéma, proposé par CinéPlus, s'articulant autour de «La princesse de Clèves». Trois variations sur le même thème sont présentées: «La princesse de Clèves» (1961) de Jean Delannoy le 10 novembre, «La lettre» (1999) de Manoel de Oliveira le 11 novembre, et «La fidélité» (1999) d'Andrzej Zulawski le 12 novembre.

«Littérature et cinéma», Cinéma Rex, Fribourg. Renseignements: 026 347 31 51.

Ed Wood à Bulle

Rendez-vous à Ebullition pour une soirée Ed Wood qui promet d'être dantesque, avec la projection du film de Tim Burton consacré à la vie on ne peut plus excentrique de ce réalisateur, incarné par Johnny Depp, et celle de «Plan 9 from Outer Space», véritable modèle du genre série Z. Là encore, sérieux s'abstenir.

Ebullition, Bulle, 18 novembre. Renseignements: 026 913 90 33.

Felicia et Sachs à Fribourg et Bulle

Deux films à ne pas manquer, «Le voyage de Felicia» («Felicia's Journey» d'Atom Egoyan), rencontre magnifique entre un *serial killer* et sa victime potentielle, et «La maladie de Sachs» de Michel Deville, portrait attachant d'un homme aux prises avec la souffrance humaine.

Cinéma Rex, Fribourg, 15 au 21 novembre et 29 novembre au 5 décembre. Cinéma Prado, Bulle, 24 au 26 novembre et 8 au 10 décembre. Renseignements: 026 347 31 51.

Ciné-brunch de Fribourg

Au programme de novembre du Ciné-brunch, «Les bas-fonds» de la Lausannoise Denise Gilliand, documentaire sur des exclus, des clochards qui montent une pièce de théâtre.

Ciné-brunch, cinéma Rex, Fribourg, 19 novembre à 11 h. Renseignements: 026 347 31 51.